

LOUIS XVI

ET

MARIE-ANTOINETTE

à Chilly-Mazarin

---

RÉCIT D'UNE FÊTE

QU'A OFFERTE

AU DAUPHIN & A LA DAUPHINE

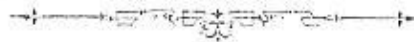
LA DUCHESSE DE DURAS-MAZARIN

EN SON CHATEAU DE CHILLY

Par l'Abbé J. GÉHIN

Curé de Chilly-Mazarin (S.-et-O.)

Membre de la Société archéologique de Corbeil et du Hurepoix



VERSAILLES

HENRY LEBON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR DE L'ÉVÊCHÉ

17, RUE DU POTAGER, 17

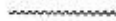
1898



Marie-Antoinette, d'après M<sup>me</sup> Vigée-Lebrun.



## PRÉFACE



*Quel est le Curé de village qui ne cherche aujourd'hui à faire revivre le passé de sa paroisse, surtout dans ce diocèse de Versailles, si riche en souvenirs historiques?*

*C'est en me livrant à ce travail, que j'ai lu dans les notes d'un de mes prédécesseurs la lettre de Marie-Antoinette transcrite plus loin. Elle y raconte à sa sœur Marie-Christine qu'elle avait été enchantée d'une fête villageoise donnée par la duchesse de Mazarin dans son château de Chilly.*

*Ce jour-là, en effet (septembre 1770), Louis XVI, encore Dauphin, et la Dauphine Marie-Antoinette vinrent à Chilly où la duchesse de Mazarin leur offrait une kermesse en l'honneur de leur mariage; et nous voyons dans le récit du «*Mercure Français*» que Louis XVI prit la charrue des mains d'un laboureur et voulut lui-même tracer son sillon.*

*C'est le récit du «*Mercure de France*» que je reproduis dans cette brochure : d'abord pour rappeler un fait de l'histoire, mais guidé surtout par une autre pensée.*

*Les jours de bonheur ont été si courts pour Marie-Antoinette, elle a été tellement abreuvée d'amertumes*

parmi nous, qu'il faut conserver comme un religieux souvenir les quelques moments heureux qu'elle a passés sur cette terre de France. Quel exemple aussi, pour ceux et celles qui délaissent maintenant nos campagnes, que ce prince conduisant la charrue, pour montrer son amour du peuple, et cette princesse qui préfère une kermesse de village et les joies paisibles de la campagne aux splendeurs de la Cour.

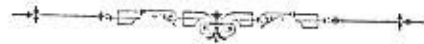
J'offre donc cette petite brochure à tous ceux qui ont conservé dans leur cœur le culte du roi martyr et le souvenir de notre reine qu'on appelait alors avec tant de mépris : « l'autrichienne » mais qui était vraiment française par le cœur, plus grande et plus noble encore devant le tribunal révolutionnaire que dans son palais de Versailles.

Sans doute on m'objectera que pour cette fête somptueuse organisée par Favart, donnée par une duchesse à ses souverains, tout était arrêté d'avance : qu'on avait dû préparer une charrue à laquelle le Dauphin fit faire seulement quelques pas et que rien en cela n'est remarquable.

Mais n'y a-t-il pas dans les actes de la vie qui semblent les plus ordinaires des enseignements mystérieux et prophétiques ? Ce nom de « Carmagnole » que nous entendons citer ce jour-là devant la Dauphine, combien de fois ne l'entendra-t-elle pas répéter dans son terrible martyre ? et quand des hommes sanguinaires seront venus chanter devant elle la « Carmagnole », portant au bout d'une pique la tête de son amie, la princesse de Lamballe, quand on aura affublé son fils d'une « Carmagnole » en lui disant : « Chante Capet », son souvenir ne

*se sera-t-il pas alors reporté douloureusement vers les premiers jours de son bonheur, vers cette fête de Chilly où, pour la première fois peut-être, elle avait entendu prononcer ce nom?*

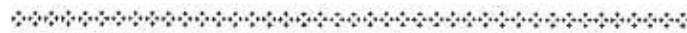
*Et ce sillon ouvert par une main royale sur le sol de la patrie, ce sillon que Louis XVI arrosa depuis de ses larmes et de son sang, se refermera-t-il sans avoir porté des fruits? Non! nous en avons l'espérance, le sang du juste ne retombera pas sur nous comme une malédiction, mais il fécondera les efforts de ceux qui ont mis après lui la main à la charrue et qui travaillent avec courage au relèvement de la France.*





## LOUIS XVI & MARIE-ANTOINETTE

A CHILLY-MAZARIN



Comment Marie-Antoinette  
connut la Duchesse de Mazarin  
et fut invitée à Chilly

---

Lorsque Marie-Antoinette, archiduchesse de Lorraine, d'Autriche, vint en France pour épouser le Dauphin, petit-fils de Louis XV, elle n'avait pas encore quinze ans. C'est dire qu'elle gardait tout le caractère enjoué de la jeune fille et de plus elle quittait une famille impériale dont les goûts et les habitudes étaient beaucoup plus simples que ceux de la Cour de France. Bien ignorant des splendeurs de Louis XIV et de Louis XV, l'empereur d'Autriche aimait à se rendre populaire et souvent Marie-Antoinette rappela plus tard, dans ses causeries, combien son père conversait volontiers avec ses paysans. Ces goûts simples lui sont toujours restés; ils nous expliquent la création de

Trianon avec son village rustique, son éloignement pour l'étiquette de la Cour, et nous comprenons sans peine, qu'en arrivant à Versailles, la jeune Dauphine se soit trouvée bien dépaycée dans sa nouvelle famille. Après le roi Louis XV, âgé et souffrant, les personnes qu'elle était appelée surtout à voir étaient Mesdames de France, filles du roi et tantes du Dauphin, Madame Adélaïde, Madame Victoire et Madame Sophie. Nous ne parlons pas de la quatrième, Madame Louise, entrée précédemment aux Carmélites de Saint-Denis.

Madame Adélaïde, l'aînée, exerçait une grande influence, presque une sorte d'autorité sur ses sœurs. Des manières brusques, une voix dure, une prononciation brève la rendaient plus qu'imposante. Elle était précisément le chef du parti anti-autrichien opposé au duc de Choiseul, le négociateur du mariage. Au moment du départ des ambassadeurs, pour aller recevoir la jeune princesse, elle n'avait pas craint de dire qu'elle désapprouvait le mariage de son neveu et que si elle avait des ordres à donner, ce ne serait pas pour envoyer chercher une Autrichienne.

A côté d'elle, Madame Victoire, belle et très gracieuse personne, était bonne, douce et affable, mais elle subissait complètement l'ascendant de sa sœur aînée.

Quant à Madame Sophie, elle ne rachetait pas par sa nature la laideur de son visage et nous aurons fait suffisamment connaître son caractère en disant qu'on pouvait rester des mois auprès d'elle sans l'entendre prononcer une seule parole.

Et cependant ces trois princesses firent à la jeune Dauphine un accueil bienveillant. Elles réunirent leurs



Madame Victoire, fille de Louis XV, par Nattier.



bourses pour lui faire des présents somptueux et, en même temps qu'elle les lui offrait, Madame Adélaïde remit à la Dauphine une clef particulière de leurs appartements pour lui permettre de parvenir sans être annoncée jusqu'à la demeure de ses tantes.

Marie-Antoinette lui répondit, avec cette grâce et cette délicatesse dont nous retrouverons toujours la trace dans toutes ses paroles, que : « Pour lui faire apprécier les choses magnifiques qu'on lui donnait, il n'eût pas fallu en ajouter une d'un prix inestimable, puisqu'elle devrait à cette clef une intimité et des conseils si précieux à son âge. »

Malheureusement Madame Adélaïde, fidèle à sa rancune, ne lui donna pas souvent l'occasion de s'en servir. Seule, Madame Victoire aimait la princesse et souffrait de la voir ainsi exposée, si jeune et sans guide, à son entourage de courtisans et de flatteurs. C'est pour tâcher de remédier à ce danger, qu'elle lui présenta sa dame d'honneur et sa favorite, Madame de Durfort de Duras, Duchesse de Mazarin, alors âgée de trente-cinq ans, et qu'elle s'efforça de lui concilier son amitié. Dans ce but, la Duchesse de Mazarin offrit à la Dauphine la fête que nous allons raconter : fête bien modeste, malgré son apparence de luxe, et capable de rappeler à notre jeune mariée, qui allait atteindre sa seizième année, les tranquilles plaisirs de la Cour d'Autriche et cette famille si tendre qu'elle venait de quitter. Tout se passa très simplement, Madame Victoire était là et la Dauphine y prit beaucoup de plaisir d'après son propre aveu. Mais la fête déplut à Madame Adélaïde, il fallut s'incliner et depuis elle ne se renouvela pas.

Après avoir donné cette explication nécessaire, citons maintenant la lettre tout intime de Marie-Antoinette à sa sœur.

---

*Lettre de Marie-Antoinette à sa sœur Marie-Christine.*

Versailles, le 29 septembre 1770.

Et vous aussi, ma chère Christine, vous m'abandonnez. Que sont devenues vos belles promesses? Notre bonne mère seule m'a écrit ces jours derniers. Mais le grand Empereur est perdu dans ses méditations et m'oublie. Nos santés sont bonnes en ce moment.

Monsieur le Dauphin a eu un petit accès de fièvre et je ne vous en parle que parce qu'il n'y paraît plus. Je suis dans un moment de noir. Je me suis demandé pourquoi, et je n'ai pas pu me répondre. C'est d'autant plus mal que, bien qu'il y a déjà quatre mois que je suis Dauphine pâte tendre (1) je n'en suis pas encore à la fin des compliments sur ce sujet. Figurez-vous qu'on vient de présenter au roi et à nous tous un tableau où je figure dans un bouquet de toutes sortes de fleurs. Je suis placée au beau milieu d'une rose; rien que cela! et le tableau est tout rempli de broderies d'or et aussi d'attributs rappelant l'alliance des deux couronnes. Le roi s'en est amusé et moi j'ai été forcée de trouver cela joli et très ressemblant, et le

---

(1) Son frère, l'empereur Joseph, avait dit, dans un moment de gaieté, qu'elle était une Dauphine en biscuit de pâte tendre.

peintre est parti très heureux. Je voudrais bien que l'on en finît avec toutes ces fadeurs.

J'ai été bien autrement satisfaite d'un joli souper que la Duchesse de Mazarin nous a donné à Chilly. C'était superbe et d'une prodigalité surprenante, avec un air de fête dont nous sommes revenus enchantés. C'est une Durfort-Duras (1) qui est très singulière et a l'air d'une Calypso.

Adieu, ma chère Christine, vous n'en saurez pas davantage aujourd'hui. Néanmoins je vous embrasse de tout mon cœur et fais mes compliments à votre mari.

MARIE-ANTOINETTE.

---

(1) Madame Louise-Jeanne de Durfort de Duras, duchesse de Mazarin, de la famille des Durfort de Duras, ducs et pairs de France, avait épousé Louis-Marie Guy d'Aumont. Celui-ci ayant hérité de son parent, Guy Paul-Jules, fils d'Hortense Mancini, nièce du Cardinal de Mazarin, possédait, par suite de cette succession, le titre de duc de Mazarin et le château de Chilly donné à Hortense Mancini lors de son mariage avec le marquis de la Meilleraye. La Duchesse de Duras-Mazarin était très belle et avait un grand air de noblesse avec beaucoup d'esprit. Mais à cause même de son esprit, elle avait un certain cachet d'originalité, ce qui fait dire à Marie-Antoinette qu'elle était très singulière et avait l'air d'une Calypso.

Les jaloux lui reprochaient d'atteler son carrosse à huit chevaux comme le roi. Mais Louis XV, à qui on avait porté plainte, n'avait pas voulu qu'elle fût inquiétée à cause de cela. Elle donnait dans son château des fêtes somptueuses et avait eu en particulier la main heureuse pour Marie-Antoinette. Sa fille Louise-Félicité-Victoire de Mazarin épousa le prince de Monaco, ce qui fondit le grand héritage des Mazarins dans la fortune des Valeninois.

La duchesse de Mazarin mourut onze ans après cette fête en 1781, à l'âge de quarante-six ans. On voit encore sa tombe dans l'Eglise paroissiale de Chilly.



FÊTE DONNÉE

Par Madame la Duchesse de Mazarin  
en son Château de Chilly

A L'OCCASION DU

Mariage de Monseigneur le Dauphin  
et de Madame la Dauphine

QUI ONT HONORÉ CE SPECTACLE DE LEUR PRÉSENCE

---

A l'entrée d'une allée du jardin on voit un fort à l'antique, flanqué de tours et défendu par des palissades. L'enchanteur Merlin y tient enfermée et endormie depuis cent cinquante ans la charmante Lucie que le comte de Carmagnole lui avait refusée en mariage. Féridon à la tête de ses chevaliers, armés de toutes pièces, vient pour la délivrer. Comme ils sont prêts à donner l'assaut, un nain paraît sur une des tours, sonnant du cor ; à ce bruit les portes du fort s'ouvrent, les gens de Merlin à pied et à cheval sortent et engagent le combat avec les chevaliers de Féridon. Merlin pour l'abréger découvre le bouclier magique dont le pouvoir

était de rendre ses ennemis immobiles ; mais il le voit sans effet et sans vertu.

Féridon lui déclare qu'une puissance supérieure va détruire ses enchantements. Mais Merlin est rassuré par la promesse de l'oracle qui lui a dit qu'on ne peut le vaincre qu'aux conditions suivantes :

AIR : *Des Pourquoi*

1<sup>er</sup> COUPLET.

Quand on verra, par un heureux prodige,  
Aigle et Dauphin sous lois d'amour unis,  
Quand on verra, ne formant qu'une tige,  
Fleurir ensemble et la rose et le lys,  
Au chant du coq cessera tout prestige,  
Et dans ces lieux renaîtront jeux et ris.

2<sup>e</sup> COUPLET.

Quand on verra prudence avec jeunesse,  
Grandeur suprême avec simplicité,  
Quand on verra les fruits de la sagesse,  
Naître au printemps dans leur maturité,  
Merlin perdra sa force enchanteresse,  
Et nos captifs seront en liberté.

Ces temps sont arrivés, l'oracle est accompli, à l'instant les portes se brisent, les remparts s'écroulent et Merlin, terrassé par Féridon, lui demande grâce : le vainqueur la lui accorde à condition qu'il confessera tous les traits de sa félonie. Merlin convient que depuis cent cinquante ans il tient endormis le père de Lucie, cette belle et le jeune Azor son époux, ainsi que tous les gens de la noce, chevaliers, écuyers, domestiques, villageois, animaux, bouffons, jongleurs, chanteurs, tous dormaient jusqu'à la musique française. Ce dernier article ne paraît pas un grand crime à Féridon ;



Louis XVI à Chilly conduisant la charrue.

mais Merlin est encore coupable d'avoir endormi la simplicité des villageois, la franchise des Cours, la conscience des gens d'affaires, la timidité des pages, etc. et il se justifie en disant que c'est un service qu'il a rendu à tous ceux qu'il a livrés au sommeil, puisqu'ils vont revoir la lumière du jour sous les plus beaux auspices; Féridon lui pardonne en faveur de cette réflexion mais à condition qu'il contribuera aux amusements de la fête et qu'au lieu de Merlin il sera Arlequin. Merlin au lieu d'être puni se trouve récompensé et sort avec son cheval qu'il emmène en boitant. A mesure que les princes et les princesses s'avancent, on voit différents groupes s'animer successivement. Ici ce sont des bergers et des bergères qui chantent leur bonheur; là des laboureurs se préparent à la moisson et s'excitent au travail par la protection dont le Dauphin les honore. Un laboureur chante sur l'air : « On ne s'avise jamais de tout :

Depuis qu'un prince a mené ma charrue,  
Je me crois autant qu'un Seigneur,  
Quand je songeons qu'il m'a fait cet honneur,  
De plaisir tout mon cœur se remue.  
Avant ce temps je manquais d'ardeur.  
    Pour ma terre,  
    En jachère,  
J'avais du dégoût.

*(Avec le chœur)*

Mais quand un prince encourage,  
De son ouvrage  
L'on vient à bout.  
De son ouvrage  
L'on vient à bout.

Pendant le couplet et quelques autres la compagnie,

qui est arrivée au bout de l'allée, découvre le château du vicomte Carmagnole qui est environné d'arbres et de différentes maisons champêtres : Moron, bouffon de ce seigneur, l'appelle; le vicomte paraît tout endormi, rêvant encore qu'il chasse le cerf : pendant ce temps-là Moron imite comiquement le réveil de tous ceux qui étaient endormis par le chant du coq, celui d'une poule qui pond, le gloussement des dindons, l'aboi des chiens, un enfant qui crie, une vieille qui le fait taire, etc.; Azor et Lucie paraissent, Moron observe qu'ils sont encore assez frais pour de jeunes mariés de cent soixante ans. Le seigneur Carmagnole les trouve aussi fort éveillés en voyant la vivacité avec laquelle ils se caressent et la volubilité des paroles avec laquelle ils se félicitent de leur bonheur. Ni l'un ni l'autre ne veut l'écouter, et Lucie trouve son papa bien injuste de vouloir l'empêcher de parler après un silence de cent cinquante ans. Cette scène est très comique. Le premier soin d'Azor est de remercier leurs bienfaiteurs, après quoi les bouquetières apportent des bouquets en chantant des couplets aussi agréables et aussi frais que les fleurs qu'elles offrent.

Dans une autre allée qui conduit à la grande kermesse, on voit deux montagnards qui font danser un ours et lui font faire plusieurs tours. A l'entrée de cette allée est la boutique d'un pâtissier au fond de laquelle il y a un four tout allumé. Cette scène, très plaisante, mérite d'être transcrite presque tout entière :



LE PATISSIER ET LE PETIT ARLEQUIN SON APPRENTI

---

LE PATISSIER

Eh bien! petit drôle, as-tu fini l'ouvrage que je t'ai commandé?

LE PETIT ARLEQUIN

Oui, notre maître.

LE PATISSIER

Où sont les biscuits?

LE PETIT ARLEQUIN

Les biscuits? Oh! je vous avouerai franchement que je les ai mangés, parce que l'envie que j'avais de me dépêcher m'a fait faire une méprise; j'ai pris la boîte au sel pour la boîte au sucre.

LE PATISSIER

Et tu les as mangés?

LE PETIT ARLEQUIN

Oui, tous, afin qu'on ne s'aperçut pas de ma faute.

LE PATISSIER

Et cette tourte de confiture?

LE PETIT ARLEQUIN

J'y avais mis trop de poivre, je l'ai mangée par la même raison.

LE PATISSIER

Ah! petit coquin! je n'ai pas le temps de te corriger à présent; mais tu me le paieras. Du moins, les petits pâtés sont-ils faits?

LE PETIT ARLEQUIN

Oui, notre maître.

LE PATISSIER

Bon! où sont-ils?

LE PETIT ARLEQUIN

Ils sont serrés.

LE PATISSIER

Où? Montre les moi tout à l'heure.

LE PETIT ARLEQUIN (*se jetant aux pieds de son maître*)

Ah! pardon, pardon!

LE PATISSIER

Tu les as encore mangés?

LE PETIT ARLEQUIN

Hélas! oui; j'en ai fait plusieurs essais et comme je ne réussissais pas à ma fantaisie, je les ai mangés et j'achevais la seconde fournée quand vous êtes arrivé.

LE PATISSIER

Je n'y tiens plus, il faut que je t'assomme.

(Le petit Arlequin veut se sauver, fait plusieurs lazzi, renverse dans sa course un vaissellier garni d'assiettes, de faïences et de poteries; il s'élançe dans le four. Le maître en retire promptement le petit Arlequin qui a un pâté dans la bouche et qui crie de toutes ses forces.)

LE PATISSIER

Fripon! ne crois pas m'échapper, je vais te livrer à la justice. Un commissaire! Un commissaire!

(Merlin arrive en commissaire. Le pâtissier lui porte sa plainte lui-même. Le petit Arlequin, qui s'était caché, se jette aux pieds du commissaire. Il se fait ici une belle reconnaissance.)

MERLIN (*tragiquement*)

Quel son de voix!

Mes sens émus! troublés!... Dis-moi quel est ton père?

LE PETIT ARLEQUIN

On ne l'a pu savoir.

MERLIN

Du moins, quelle est ta mère?

LE PETIT ARLEQUIN

On la nommait...

MERLIN

Poursuis...

LE PETIT ARLEQUIN

Merluche.

MERLIN

Justes Dieux!

Merluche!

LE PETIT ARLEQUIN

Elle n'est plus; ma main ferma ses yeux.

MERLIN

Ainsi donc, tout subit l'arrêt des destinées!

LE PATISSIER

Monsieur, il m'a mangé plus de quatre fournées!

MERLIN (*vivement*)

A ce noble appétit je reconnais mon sang,  
Et Merlin, à ta place, en aurait fait autant,  
Mon fils!...

LE PETIT ARLEQUIN

Mon père.

LE PATISSIER (*à Merlin*)

Vous?

MERLIN

Le cri de la nature

Me dit que ce gourmand est ma progéniture.  
Mes pleurs!... Viens dans mes bras!... Va, je suis ton appui!  
(Pendant ce temps le pâtissier s'essuie les yeux avec son  
tablier.)

LE PATISSIER

Si vous êtes son père, il faut payer pour lui,

MERLIN (*au pâtissier*)

Ami, rien n'est plus juste et d'un coup de baguette  
Le pouvoir de Merlin acquitte ainsi la dette.

(Il paraît une table garnie de toutes sortes de pâtisseries.)

LE PETIT ARLEQUIN

Je reconnais mon père à de si nobles traits  
Et je vais recueillir le fruit de ses bienfaits!

(Il veut prendre les petits pâtés, mais Merlin l'en empêche en lui disant qu'il les a réservés pour les offrir et le petit Arlequin présente sa marchandise à la compagnie.)

A cette scène succède celle qui se passe dans un café où l'on voit endormis des nouvellistes habillés à l'antique. Un comédien, nommé Floridor, demande au garçon du Café, du chocolat, une bavaroise, du café, du tabac; mais celui-ci qui exerçait sa profession en 1595 ne comprend pas un mot de ce qu'on lui demande, ce qui lui fournit une réflexion sur les besoins superflus que nous nous sommes faits et qui étaient ignorés de nos bons aïeux.

Floridor interroge les nouvellistes qui lui répondent sur ce qui se passait lors de la paix faite entre l'Espagne et la France du temps de Philippe III. Ces nouvelles, qui ne sont pas de fraîche date, font place à des réflexions très convenables dans une fête donnée en l'honneur des maisons de Bourbon et d'Autriche. Les spectacles sont aussi mis sur le tapis, et on y trouve la critique des drames d'à présent et de la manière de les jouer. Un chansonnier vient interrompre Floridor et Jodelet qui étaient montés sur le ton du plus haut tragique. Un chinois, qui lui succède, fait voir au fond d'une tente obscure des tableaux changeants éclairés

par eux-mêmes. Cette idée ingénieuse fournit des moyens d'offrir aux spectateurs des allégories qui ne le sont pas moins, mais dont le détail serait beaucoup trop long à transcrire.

Une allemande et un allemand portant un enfant sur une canne et, précédés d'une jeune fille jouant de la mandoline, viennent occuper la scène. Ils arrivent de Strasbourg sur les pas de la jeune Princesse qui entraîne tous les cœurs après elle. Leurs discours peignent le sentiment et la naïveté. Plusieurs personnes de différentes nations partagent leurs joies et s'unissent à leurs chants.

D'un autre côté Comus, élève de Merlin, fait ses différents tours et dans la place où est la grande kermesse on voit réunis des jeux de bagues, des bascules, des escarpolettes, un papegai et autres espèces de jeux, des sauteurs qui font leurs tours, des danses villageoises, etc.

Un officier du régiment Dauphin, suivi de ses soldats, leur commande un exercice galant qui finit par une contredanse qu'ils exécutent avec ensemble. Un jeune enfant, neveu de cet officier, vient, tout bouillant de zèle, demander qu'on l'engage. Son ardeur peint très bien le zèle prématuré des Français pour leurs maîtres et contraste avec l'indolence de Nicaise, qui ne leur est pas moins dévoué, mais d'une manière plus tranquille et conforme à son caractère. Il récite une fable en différents couplets qui justifie l'auteur de la témérité qu'il a eue d'oser chanter des personnages si illustres, mais son espoir est dans leur indulgence. Il pouvait aussi le placer dans la justesse de leur goût, car jamais

fête n'a été plus ingénieusement imaginée : des situations toujours nouvelles offrent aux spectateurs des amusements aussi variés qu'intéressants ; une marche guerrière, un spectacle pompeux est remplacé par une fête villageoise : ici des danses agréables vous arrêtent, là des jeux tout opposés piquent votre curiosité ; une scène bouffonne vient d'exciter les ris, une scène aussi naïve que touchante humecte les paupières sans diminuer le plaisir : un dialogue naturel, des couplets charmants, une gaieté franche satisfont également le goût, l'esprit et le cœur.

Personne mieux que Monsieur Favart n'a jamais exprimé les sentiments dont un cœur français est rempli pour ses maîtres. La fête qu'il a dirigée était digne de l'occasion solennelle qui lui a donné lieu, des princes et des princesses augustes qui l'ont honorée de leur présence et de la magnificence de celle qui l'avait ordonnée.

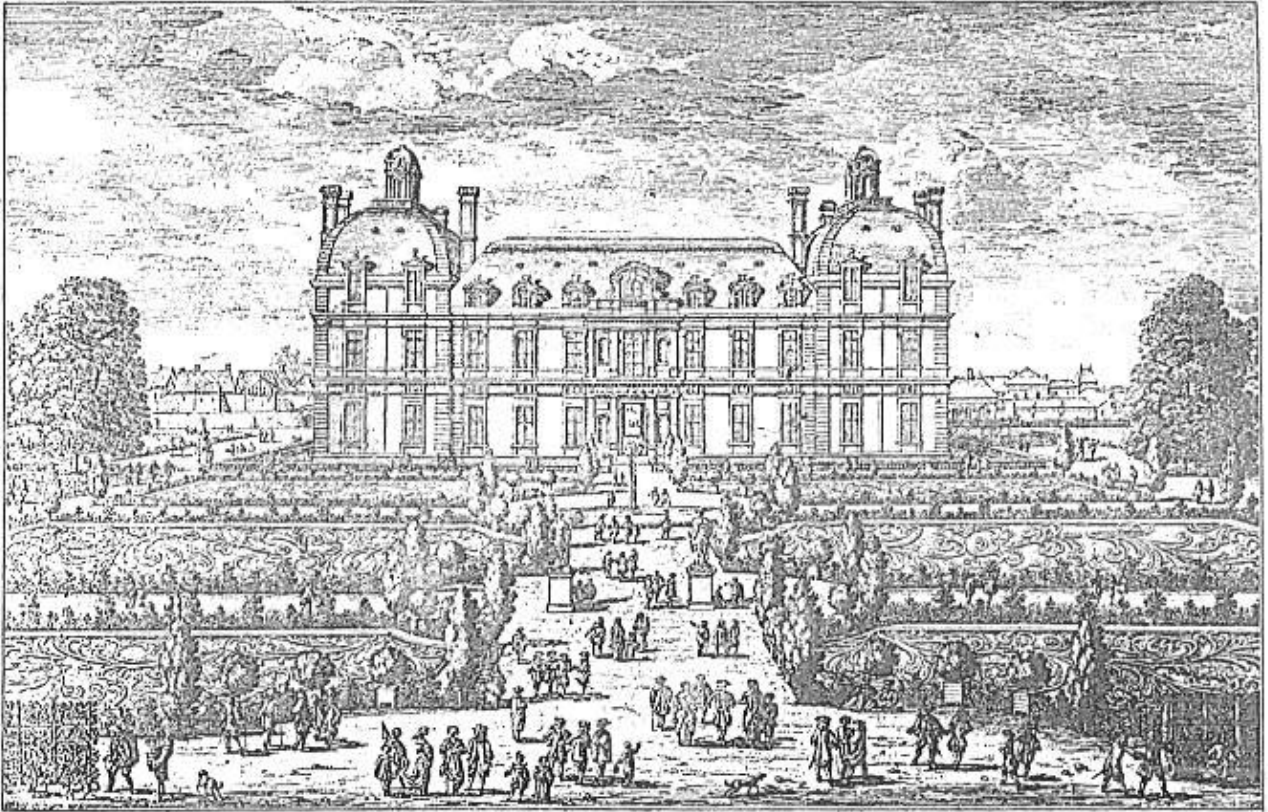
*Le Mercure de France*, novembre 1770, page 156.

---

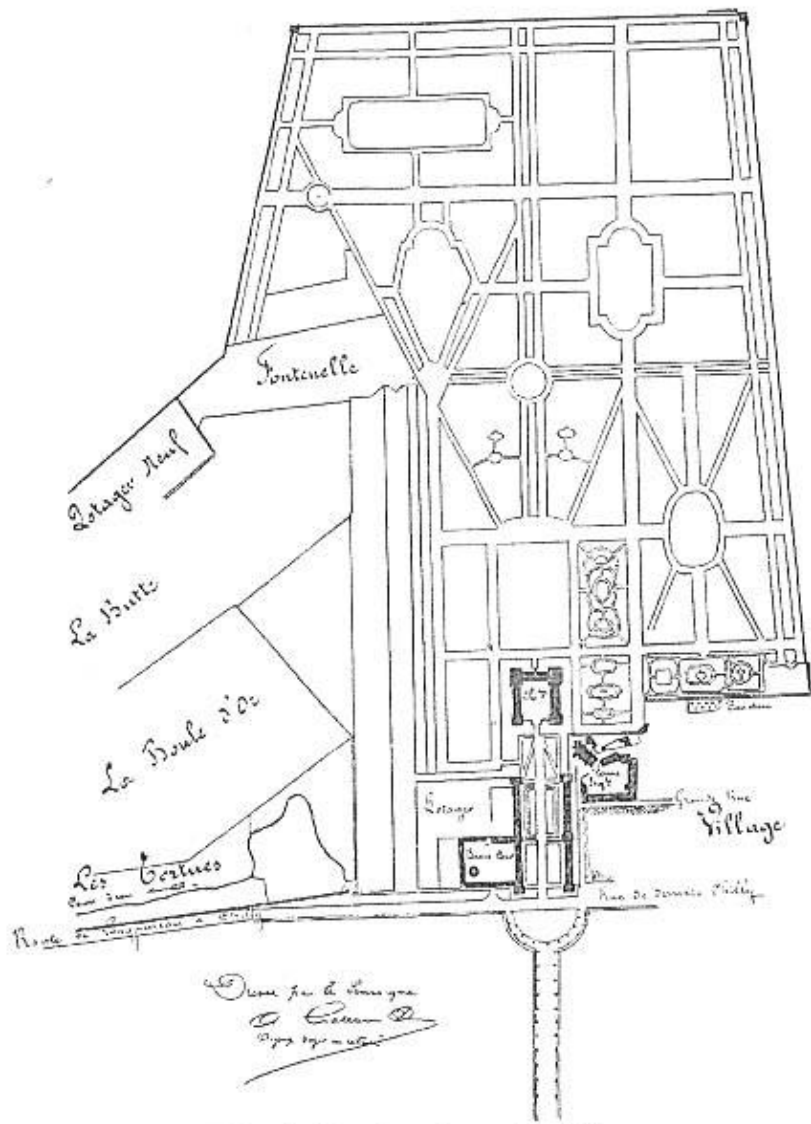
D'après le témoignage d'anciens habitants du pays qui l'avaient appris eux-mêmes de leurs parents, il y eut, le jour de la fête, à Chilly, quinze cents carrosses ; le château et même les allées du parc étaient garnis de tapis et la prodigalité de la duchesse fut si grande que tous les habitants du pays furent nourris, ce jour-là, dans les cuisines.

---

Voilà le récit de cette fête qui, lu après les événements que nous connaissons, laisse un profond sentiment de



*Vue et perspective du chateau de Chilly du costé du jardin.*



Dessiné par le sieur  
 G. de la Roche  
 Paris 1784

Plan du château et du parc de Chilly.



tristesse. Cruelle duchesse de Mazarin! serions-nous tentés de dire, quelle terrible prophétie venez-vous donc de faire représenter devant vos souverains? Ce prince et cette princesse qui avaient si bien réuni, sous les lois de l'amour, l'Aigle d'Autriche avec le Dauphin de France, qui allaient faire fleurir sur la même tige la rose de Charlemagne et le lys de Saint-Louis, eux qui devaient montrer, sur le trône, l'exemple de la vertu, réunissant, comme le chantait le poète, la prudence avec la jeunesse, la grandeur avec la simplicité; ils ont été les victimes d'un farouche enchanteur.

La Révolution, ayant pour baguette magique le sanglant couteau de la guillotine, a fauché ces belles tiges qui portaient les fruits de la sagesse mûrs au printemps de leur vie et les a endormies pour toujours dans le grand sommeil de la tombe.

En même temps, elle endormait aussi la simplicité des villageois, la franchise des courtisans, la conscience des gens d'affaires. Si nous poursuivions la comparaison, nous pourrions reconnaître encore que le petit Arlequin qui dévore aujourd'hui la fortune de la France est bien le fils du conventionnel, lequel pourrait répéter en toute vérité :

Le cri de la nature

Me dit que ce gourmand est ma progéniture;  
Son père, à sa place, en aurait fait autant.

Mais je n'ai voulu faire qu'un simple récit sans le commenter davantage. Contentons-nous seulement de constater que cette fête a presque été une prédiction, comme tout du reste (on le voit dans la vie de Marie-Antoinette), semblait lui présager ses malheurs.

La prophétie se poursuivra-t-elle jusqu'au bout et verrons-nous dans cent cinquante ans la France sortir de sa léthargie? Le sillon tracé par Louis XVI sera-t-il fécond? Pour eux, les infortunés princes, hélas! ils ne nous seront pas rendus; mais ils se sont réveillés déjà dans un monde meilleur et possèdent près de Dieu un trône et une couronne qu'on ne pourra plus leur enlever. Ils ne sont donc pas complètement perdus pour nous. En dépit de l'enchanteur, leur mort n'est en effet que le sommeil du corps, tandis que leurs âmes, du haut du ciel, continuent de veiller sur la France et de la bénir.

---

J'ai dit que la duchesse de Mazarin n'avait pas vu l'écroulement de ce règne qu'elle avait salué à son aurore. Voici, comme épilogue de ce récit, son acte d'inhumation qu'on relève dans les registres de la paroisse de Chilly :

L'an mil sept cent quatre-vingt-un, le dix-neuf mars, a été inhumé dans le chœur de cette église, proche la chapelle seigneuriale, le corps de Très Haute et très puissante dame Madame Louise-Jeanne de Durfort de Duras, duchesse de Mazarin, de Mayenne, princesse de Château-Porcien, comtesse de Betfort, marquise de Chilly, Longjumeau, Gravigny, grand et petit Balizy, baronne de Massy et autres lieux, dame de cette paroisse de Chilly, épouse de Très-Haut et très puissant Seigneur Monseigneur Louis-Marie Guy

d'Aumont, duc de Mazarin, marquis de Pienne, baron de Chappes, mareschal des camps et armées du roi; décédée dans son hôtel, quai Malaquais, sur la paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, le 17 du présent et transférée en cette église, âgée de quarante-six ans. L'inhumation s'est faite après le service solennel célébré pour le repos de son âme en présence de très haut et très puissant Seigneur Monseigneur Louis-Alexandre-Céleste d'Aumont, duc de Villequier-Aumont, beau-frère de très haut et très puissant seigneur Monseigneur Charles-Amand Céleste de Durfort-Duras, comte de Duras, frère de père de Louis-Marie Céleste d'Aumont, marquis d'Aumont; de très haut, très puissant et très illustre Seigneur Monseigneur Aimé-Charles-Sigismond Montmorency-Luxembourg, duc de Luxembourg, de Pincy, de Châtillon-sur-Loing, pair et premier baron chrétien de France, mareschal des camps et armées du roy, exécuteur testamentaire, et de M<sup>e</sup> Charles-Nicolas-Duclos Dufrenoy, avocat en parlement, conseiller du roy, notaire au châtelet de Paris, adjoint à la dite exécution testamentaire, et ont signé avec nous, curé de Chilly, le présent acte.

Ont signé au registre :

D'AUMONT, duc de Villequier Aumont;  
DURFORT, comte de Duras;  
MONTMORENCY, duc de Luxembourg;  
Le Marquis d'AUMONT;  
DUCLOS DUFRENOY;  
BOISGONTIER, curé de Chilly.

Sur la pierre tumulaire on ne lit que ce qui suit, le reste ayant été effacé en 1793 :

*Cy git Jeanne Durfort,  
Epouse de Louis-Marie-Guy d'Aumont,  
décédée à Paris le 17 mars 1781, âgée de 45 ans.  
Priez Dieu pour le repos de son âme.*

---

On voit encore dans l'église paroissiale de Chilly les tombes de :

SOUVERAINE D'ANGOULÊME, SŒUR DE FRANÇOIS I<sup>er</sup>.  
MARTIN RUZÉ DE BEAULIEU, SECRÉTAIRE D'HENRY IV.  
LA MARÉCHALE D'EFFIAT, MÈRE DE CINQ-MARS.  
ANTOINE RUZÉ D'EFFIAT.

Et dans des mausolées les cœurs :

DU MARÉCHAL D'EFFIAT.  
DE LA MARÉCHALE D'EFFIAT.  
DE LA MARÉCHALE DE LA MEILLERAYE, LEUR FILLE.  
DE L'ABBÉ D'EFFIAT, FRÈRE DE CINQ-MARS.

A Chilly, le portrait d'Hortense Mancini, nièce du Cardinal de Mazarin et première duchesse de Mazarin, par Mignard.

